
PETITES HISTOIRES D'ARCHITECTURE

JEAN-LOUIS
VIOLEAU



AMC
EDITIONS
LE MONITEUR

DE 1965
À AUJOURD'HUI



SOMMAIRE

	Avant-propos	11
1965	Le général Ragon fonde le GIAP	13
1966	Année théorique (et structuraliste)	15
1967	Les prémices de l'affaire des Halles	17
	Les <i>Hétérotopies</i> de Michel Foucault ou le grand malentendu	21
	Le <i>Droit à la ville</i> d'Henri Lefebvre ou la révolution en marche	24
1968	La mort de l'« auteur », mythe ou réalité?	27
	Le célèbre « TOUT est architecture! » lancé par Hans Hollein	29
	L'architecture gonflée à bloc	31
	L'École des beaux-arts au centre des « événements »	33
	L'Institut de l'environnement tire sa révérence...	36
1971	Concours pour le <i>Centre du plateau Beaubourg</i>	38
	Frampton se paie les Venturi sur le dos de la sociologie	42
1972	Nous sommes tous sur le même bateau, et son nom est <i>Exodus</i>	45
1973	Charles Jencks imagine les mouvements modernes en architecture	48
1974	Nous sommes tous des Montparnassistes!	50
1975	Ricardo Bofill défraye la chronique avec son projet des Halles	52
1976	Le miel et le fiel de Bernard Huet	55
	Un « manifeste » fondateur pour une architecture responsable	58
	Le rapport Narbonne met le feu aux poudres au sein des unités pédagogiques	61
1977	Création de la mission interministérielle pour la qualité des constructions publiques	64
1978	<i>Roma Interrotta</i> , ou comment renouer avec la tradition de la ruine en architecture?	66
1979	Patrick Bouchain invente le <i>loft</i> à la française	69
1980	Léon Krier met les pieds dans le plat!	71
1981	La chapelle de la Salpêtrière expose la <i>Présence de l'histoire</i> « L'Ordre des architectes doit disparaître »	74
1982	Au programme à la Villette: travailler son look tout en faisant la fête dans un parc	81
1983	L'Exposition universelle n'aura pas lieu	83
	La salle de rock n'atterrira jamais à Bagnolet	86
	Jean Nouvel transpose sa maison de poupée	88
	Mais où est donc passé le « projet de quartier »?	90
	Le lancement en fanfare de Banlieues 89	93
1984	Le Paris postmoderne ou le chant du signe	96
	De la barre à l'îlot en traversant l'avenue de Flandre	98
	Noblesse oblige, le Prince Charles s'invite dans le débat architectural	100

1985	La bataille du Grand Louvre	102
1986	La loi MOP remise en question sitôt votée	105
	L'Institut du monde arabe au chevet de Notre-Dame	108
1987	Baudrillard et le monstre (l'architecture)	111
1988	Nouvel allume un cierge à la Défense	114
1989	Une Mecque Média sur le parvis de la gare d'Austerlitz	117
	Aventures d'un Mickey gâté dans la plaine briarde	119
	Le lauréat du concours du quai Branly ira à Canossa	122
1990	La querelle de la « transparence »	125
	Au théâtre des Champs-Élysées, un restaurant atterrit sur un toit brûlant	128
1991	Cacoub versus Soria, ou la liberté d'expression en débat	131
	Le déconstructivisme frôle Paris	134
1992	Après combat, Bull fait plier l'architecte Bertrand Bonnier	137
	Les premiers pas de Michel Houellebecq en architecture	139
	Les Chinois débarquent à Paris	141
1994	Les désillusions d'une « génération silencieuse »	144
1999	Architecture Studio crée une Association pour la première œuvre (APO)	147
	Consultation pour l'île de Nantes: l'histoire se (re)lève à l'Ouest	150
2000	Le Grenier du siècle ouvre ses portes au Lieu unique	154
2001	Les autoroutes de l'information n'iront pas au fort	157
2002	La Siemp, le logement social et les années 2000 à Paris	160
2003	Les Halles, un marché de définition pour ressusciter un fantôme intermodal	163
2005	Enseignement et profession, l'union est un combat pour le LMD	166
2007	L'Équerre (d'argent) se refuse à Rudy (Ricciotti)	169
2011	La fin de l'Histoire?	173
2015	L'avènement du local	175
2016	Les Halles, du Carreau à la Canopée	177
2017	AMC a 50 ans! L'âge (ou jamais) pour se réinventer ?	180
2022	Retour sur... Abraxas et Boffill à Marne-la-Vallée	184
	Crédits iconographiques	189

AVANT-PROPOS

Comment retrouver l'étrangeté de périodes pourtant si proches? C'est en somme à cela que se sont essayées ces *Petites histoires d'architecture* – petites histoires, toujours en mode mineur, jamais en majeur –, qui offrent à « penser par cas », pour emprunter cette belle expression à Jean-Claude Passeron et Jacques Revel: « Derrière l'analyse d'un "cas" explicitement choisi se cache l'idée d'en restituer les caractères généralisables et de donner ainsi à lire des processus qui le dépassent. »¹ Ainsi, chacune de ces *Petites histoires* cherche à sa manière à comprendre le passé par le présent, empruntant souvent une démarche affective, sensible du moins, pour en arriver à se dire que Guy Hocquenghem aura peut-être eu raison lorsqu'il écrivait dans son funèbre *Amphithéâtre des morts* que « l'humanité n'a cessé d'avoir peur une seule fois en sa longue vie: entre les années soixante et les années quatre-vingt du dernier siècle »².

1 Jean-Claude Passeron, Jacques Revel, *Penser par cas. Raisonner à partir de singularités*, Éditions de l'EHESS, 2005. Le sociologue et l'historien explicitent ainsi leur démarche dans leur préambule: « La "pensée par cas" révèle les particularités logiques propres à tout raisonnement qui, placé devant une singularité observable, choisit d'approfondir ses propriétés particulières pour fonder sur leur description, leur interprétation ou leur évaluation, une argumentation de portée plus générale. »

2 Guy Hocquenghem, *L'Amphithéâtre des morts*, Gallimard, 1994, p.30. Autobiographie posthume et inachevée en raison de la mort de son auteur des suites du sida.

1967, cette année-là restera à jamais moins célèbre que celle qui lui succède. Une année pourtant cruciale pour l'affaire des Halles qui devient déjà l'un des serpents de mer habitant le cœur de Paris. Et puis aussi, un merveilleux jouet pour l'imaginaire des architectes... Après les réflexions et les projets qu'avait suscité le traitement de l'îlot insalubre n°1, c'est avec le schéma de Lopez et Rotival pour le centre de Paris, de la Seine aux gares de l'Est et du Nord, que la tranche contemporaine de l'histoire des Halles commence, dès la fin des années 1950. S'ensuit une décennie de réflexions qui voit progressivement se concrétiser l'idée d'un centre d'affaires en plein cœur de Paris avec une première consultation – admettons qu'elle fût la première – en janvier 1967.

Le préfet Doublet consulte d'abord cinq équipes. Qu'ils avaient l'air coincés, comme pris au piège de *Paris Match*, les Louis Arretche, Jean Faugeron, Claude Charpentier, Louis de Hoym de Marien, Michel Marot et Daniel Tremblot, sans compter l'AUA, convié par Malraux lui-même et auteur encore collectif – et Jacques Kalisz de s'attribuer tout gaillard le projet pour la photo : à la foire aux vanités, mieux vaut être le tireur que la cible. Tous posent au garde-à-vous, sagement alignés derrière leurs panneaux. Déjà tous un peu ficelles, mais si contents d'être architectes, même si c'est juste pour un « coup pour voir ».

Les plus belles pages des architectes sont celles qui sont blanches, et les projets de s'épanouir comme mille fleurs au soleil depuis quelques années : Laprade et Brasillier dès 1962, Lopez et Holley l'année suivante, puis Bossu, Faucheux, Grandval, Utudjian le pape du souterrain, Bourbonnais, Woods... Considérant cette place bientôt vacante qu'il aurait dû lui-même occuper, Fernand Pouillon lui-même en conçoit un à la demande de *Paris-Jour*. Proche du pouvoir gaulliste, Jean Faugeron s'y attelle avec ses tours « panoramiques » qui provoquent un vif

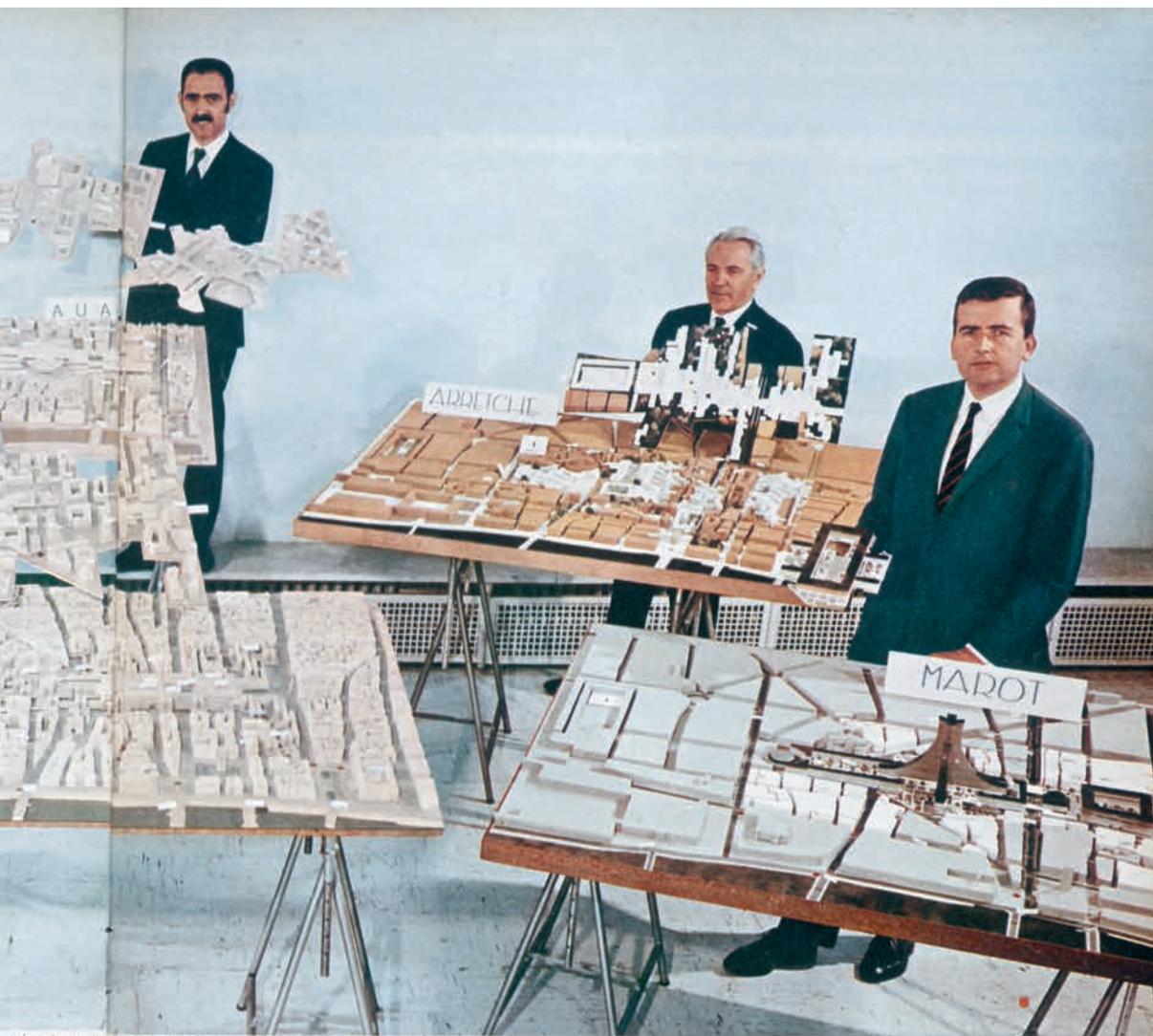
débat avec Malraux. Max Querrien l'a relaté dans un essai autobiographique, *Malraux, l'antiministre fondateur*, où il disait ses réticences face à « l'architecte officiel » contredisant toute la politique qu'il tente alors de mettre en place à la direction de l'Architecture mais aussi au sein des commissions de réforme de l'enseignement à l'École des beaux-arts.

Avec la création de l'Apur (Atelier parisien d'urbanisme) en juin 1967, l'efflorescence de dessins s'estompe progressivement pour laisser place à un travail de réflexion et de programmation. Les Halles déménagent vers Rungis en février-mars 1969 ; et en juillet, le conseil de Paris adopte les propositions des architectes-conseil, Arretche et Faucheux : un Forum, un urbanisme souterrain, tout à fait pionnier pour l'époque, en France du moins, avec un centre de commerce international et un hôtel. Prenant le relais de la Seah (Société civile d'études pour l'aménagement des Halles), la Semah (Société d'économie mixte pour l'aménagement des Halles) est créée en octobre, et en décembre, Georges Pompidou annonce la création d'un « musée du XX^e siècle » sur le plateau Beaubourg.



Cette photo est un document exceptionnel : on y voit réunis les projets officiels de transformation des Halles et les architectes qui les ont réalisés. Leur nom est indiqué par un panneau. Au fond, J. Kalfisz présente l'un au moins de ses projets : « Neuf culturelle » (voir page suivante) et versions incluant le ministère des Finances (dans sa main droite) ou des bâtiments bas plus proches

**Les Halles : le général
de Gaulle a étudié douze projets
confidentiels. Les voici.**



Les trois maquettes de ceux de Charpentier d'études commandées à son atelier d'urbanisme et d'architecture (AUA) par André Malraux. Charpentier, lui, prévoit des immeubles ne rompant pas les perspectives du Paris actuel tandis que Faugeron propose des tours dont Marot a également conçu une tour de 150 m pour les Finances (il tient la construction plus basse qui pourrait le remplacer). Quant à Arretché ses deux maquettes prévoient un centre culturel en forme de navette ou de rectangle.



De Marien : dernière retouche à son projet de mef culturelle. A g., de la Malène, rapporteur du budget de Paris.

À l'automne de 1968, les Halles vont quitter le centre de Paris. Leur départ va permettre de transformer enfin le cœur de la capitale sur 32 hectares, de la rue du Louvre à la rue Beau-bourg et de Saint-Eustache à Saint-Merri, l'ancien quartier des Halles va devoir se muer en ville nouvelle. Parce qu'il s'agit là de transformer tout en le préservant, l'un des secteurs de Paris les plus chargés d'histoire, les études entreprises étaient tenues encore plus confidentielles que les autres. On ignorait jusqu'à l'existence même des projets mis au point par les 6 architectes officiellement désignés au nombre de 12 (dont 6 variantes) les maquettes de ces projets ont été présentées au général de Gaulle le 19 mai dernier. Leur diversité est provoquée par la multiplicité

des éléments à inclure dans le périmètre à rénover : nouveau ministère des Finances, équipements culturels souhaités par André Malraux, maison de la presse et centre d'affaires avec halls d'exposition, hôtels, etc. Alors, pour réussir le tour de force de réunir sur un espace relativement réduit l'ensemble de ces équipements, certains des architectes ont dû recourir à des tours. D'autres ont présenté des solutions écartant le ministère des Finances et où l'accent est mis sur la vocation culturelle des Halles futures. Le général de Gaulle qui a étudié longuement chacune des maquettes a décidé d'attendre l'automne pour faire son choix définitif. Entre-temps, les conseillers municipaux de Paris en auront pris connaissance durant leur session de cet été.

Entre-temps, le tout jeune Apur avait organisé en juillet 1968, à l'Hôtel de Ville, une première exposition de maquettes présentant le site et l'opération à venir. On en trouve de nombreuses traces aux archives de Paris¹. Le manque de finesse rhétorique des titres en bandes filant le long des pages du document de présentation révèle l'importance de faire accepter l'idée du déménagement des Halles et la nécessité d'un « centre de commerce international » en plein cœur de Paris :

- p.0-1: *il manque au cœur de Paris un centre équipé pour le commerce international;*
- p.2-3: *la France a besoin d'un centre de commerce international;*
- p.4-5: *pour la rencontre internationale, un environnement exceptionnel;*
- p.6-7: *un centre équipé pour le commerce international disposant des moyens les plus modernes est un instrument indispensable;*
- p.8-9: *grâce à un centre équipé pour le commerce international, Paris peut espérer être l'une des grandes places économiques et financières de l'Europe;*
- p.10-11: *le centre de commerce international de Paris est conçu pour s'adapter à tout parti d'architecture [sic];*
- p.12-13: *l'intérêt de la Ville de Paris est d'installer un centre équipé pour le commerce international dans le quartier des Halles;*
- et pour finir, p.22-23: *le centre de commerce international de Paris est une solution au problème du transfert des Halles.*

La pilule est amère mais elle doit passer au nom des affaires. Les attachements

patrimoniaux sont encore faibles, même si l'inversion de l'opinion sera bientôt spectaculaire – et pas vraiment anticipée. Elle s'esquisse pourtant timidement et d'abord parmi les élites comme il se doit. Parallèlement à l'exposition, le Copras, un cabinet d'études de l'opinion, mène en effet une enquête auprès des « leaders de participation », les « animateurs d'associations ou institutions locales qui se préoccupent de l'aménagement et de l'équipement urbain ». Presque tous préconisent un pionnier « retour au patrimoine » encore vaguement formulé cependant. L'année suivante, un sondage est mené parallèlement à une nouvelle exposition à l'Hôtel de Ville présentant les projets de Marien, Faugeron, Charpentier, Marot, Arretche et l'AUA, ainsi que les résultats d'une enquête menée par Antoine Grumbach et Claude Genzling : 2924 visiteurs ont répondu. La plupart disaient déjà préférer conserver et restaurer et surtout ne rien construire ! L'enquête d'Antoine Grumbach, chargé par le conseil de Paris, la Semah et l'Apur de réfléchir à l'animation du quartier durant la période de transition, souligne la nécessité de maintenir les « courants d'habitude » et de « renforcer les éléments signifiants qui s'y trouvent [dans le quartier], créer des relais sur les cheminements, et favoriser la diversité et les contradictions dans le paysage urbain ». Il s'agira de « faire en sorte qu'il se passe toujours quelque chose dans les Halles [souligné dans le texte] », sachant que « l'opération peut représenter le cadre d'une expérience d'éclatement des lieux culturels » et « mettre en tension tout le secteur » à l'image d'un « laboratoire de l'aménagement urbain ». ■

1 Archives de l'Apur, 1967-1983, cartons 89 et 52, cote 1514W.

AU PROGRAMME À LA VILLETTE: TRAVAILLER SON LOOK TOUT EN FAISANT LA FÊTE DANS UN PARC

1982

La première phase du concours ouvert et international pour la création du parc de la Villette a lieu en juin 1982, quelques semaines avant que ne s'ouvre une exposition sur *La Modernité, ou l'esprit du temps*, imaginée par Jean Nouvel dans le cadre de la Biennale de Paris. Succès indéniable, cette consultation annonce l'émergence des paysagistes sur la scène française, tout en donnant une existence sociale à un urbanisme de collage, de juxtaposition, plutôt que de composition, porté par les projets de Bernard Tschumi (lauréat) et Rem Koolhaas.

Tschumi-Koolhaas à la Villette, c'est désormais une légende: l'un aurait-il convaincu et donc gagné sans l'autre? Ils ont en commun de privilégier les intensités. Le programme – instable, comme il se doit – doit se plier à l'usage au détriment de la composition, notion qui avait pourtant été dominante six ans plus tôt au même endroit, lors du premier concours. La consultation de 1982 annule en effet celle de 1976 organisée par Giscard et qui avait trouvé son icône dans un projet très composé de Léon Krier: un *cardo-decumanus* occupé en son centre par une « Cité ». Koolhaas-Krier-Tschumi: se trouvent ainsi consacrées à Paris en l'espace de six années les figures marquantes, jeunes enseignants ou vieux étudiants, du vitalisme culturel que l'AA School londonienne avait placé, sous la main d'Alvin Boyarsky, au cœur de sa pédagogie au lendemain de Mai 68.

Pour retrouver les traits d'un vitalisme culturel alors porté par Jack Lang, il suffit de relire le programme de ce concours écrit par François Barré alors qu'il vient d'être nommé à la tête de l'établissement public constructeur au

lendemain de Mai 81. Un texte d'orientations générales, très intéressant, a en effet été inséré en préambule à des documents d'ordre plus technique, le tout formant sans doute le texte programmatique le plus riche du demi-siècle écoulé, au moins pour son texte d'intentions et pour la philosophie générale qui en émane. Sa saison est celle du printemps de la gauche au pouvoir, arrivée avec le slogan « *Changer la vie* » qu'elle avait subtilisé, en artiste de la synthèse en quête d'hégémonie culturelle, à Henri Lefebvre. Dès la deuxième page, un « esprit nouveau » est ainsi convié, « adapté à la réalité d'aujourd'hui, comme à celle de demain; l'ambition est bien de réussir un parc du XXI^e siècle », à l'inverse des parcs parisiens traditionnels « quelque peu déconnectés des formes nouvelles de la vie urbaine ». Le parc doit donc être « actif, c'est-à-dire fréquenté par beaucoup d'adultes et d'adolescents [...] et pas seulement adapté aux besoins des enfants et des vieillards ». C'est un urbanisme programmatique ouvert qui est ainsi esquissé pour unifier une conception de la vie et une pratique de l'espace, plutôt que chercher à mettre en relation des fonctions

1 Composé de 21 membres, le jury comprenait notamment le paysagiste Roberto Burle-Marx, les architectes Vittorio Gregotti, Arata Isozaki, et Renzo Piano, le philosophe et biologiste Henri Laborit, l'artiste Gottfried Honegger ainsi que le compositeur Luigi Nono.

et des espaces. Il contredit terme à terme celui de la Cité de la musique voisine (concours en 1984), pour sa part strictement encadré et très spatialisé. Pour le parc, les données de surfaces sont plutôt indicatives (parfois absentes comme pour la «trame aquatique»), peu détaillées et jamais situées ou localisées, alors que pour la Cité de la musique voisine, on ira jusqu'à donner les dimensions des casiers destinés à abriter les violons et les violoncelles des futurs pensionnaires. Soporifique.

Cette conception de la vie dans un parc est fondamentalement hédoniste et individualiste. Elle fait appel aux valeurs «démocratiques» et à la liberté consumériste qui traverse toute la décennie 1980. S'y laisse découvrir un ersatz de théorie du sujet mêlant grossièrement capitalisme et démocratie à partir d'une conception idéalisée de la vie d'artiste. Ce programme est idéaliste, ouvert et teinté d'une utopie modeste, *soft* comme on disait à l'époque. Il y est beaucoup question d'urbanité, de «civilisation de la ville», de «lieu de rassemblement plus que d'isolement», de plaisir du corps et de l'esprit, d'hédonisme, de «fêtes et bals» dans le parc, et enfin d'une «culture active qui ne séparerait plus le savoir et le faire». Pour mettre fin, une bonne fois pour toutes, à cette triste «histoire d'une solitude»² qu'incarne

encore à l'époque ce secteur de la Villette, on l'a oublié depuis et c'est la marque indéniable du succès du parc. On y sort à peine de bien ténébreuses affaires viandardes, et l'on cherche à y accommoder ce qui demeure alors un reste pour faire d'un coin perdu, écartelé entre la route des Flandres (actuelle avenue de Flandre) et la route d'Allemagne (actuelle avenue Jean Jaurès), un centre d'attraction durable.

Le programme général des consultations parisiennes (et «grand-parisiennes») sur les espaces publics a-t-il profondément varié depuis? Guère de changement de paradigme à l'horizon: cette juxtaposition radicale est en effet devenue notre nouvel académisme, un peu comme son envers, le fonctionnalisme, avait pu l'être pour la Reconstruction et l'après-guerre. L'«*hybridation*» invite, en tout cas, à juxtaposer scènes et récits, ambiances et moments et, d'une manière générale, à coaguler des formes les unes aux autres plutôt qu'à les composer. Quant à l'«*hybridité*» sans fin, elle fait aujourd'hui «*image*», l'image d'un espace public que l'on souhaite «pluriel» et dès lors revivifié. Enchevêtrement des modes relationnels, capillarités, irrigations, réseaux: une routine de projet parmi d'autres, mais dominante aujourd'hui. Collage et montage comme un résumé de nos vies en rouge et noir? ■

2 Pour reprendre le très beau titre du long article que Michel Vernes consacra à l'histoire du quartier à l'occasion du premier concours (1976): «Histoire d'une solitude: la Villette», *Architecture*, n° 402, avril 1977, p. 34-39.



Bernard Tschumi devant l'une de ses «folies» à la fin des années 1980, parc de la Villette, Paris.

LES PREMIERS PAS DE MICHEL HOUELLEBECQ EN ARCHITECTURE

1992

Dans un texte de jeunesse sur l'architecture, bien-nommé « Approches du désarroi »¹, un poète encore à l'orée de son œuvre, Michel Houellebecq, comprenait le « monstrueux » (en architecture) comme une « revanche sur la raison ». Cette revanche domine la construction fonctionnelle et rend l'architecture contemporaine « transparente » au point d'en être devenue « un immense dispositif d'accélération et de rationalisation des déplacements humains ». Son programme est simple en effet, « construire les rayonnages de l'hypermarché social », et son esthétique rejoint celle du « casier ». Bien entendu, s'attaquer de préférence au « monstre » comme Houellebecq cherche à le faire est aussi une manière confortable d'esquiver la banalité de l'architecture – quantitativement la plus marquante, et de loin – dans nos paysages. L'écrivain se rattrapera allègrement dans *La Carte et le territoire* qui lui vaudra le prix Goncourt en 2010.

Dans ce texte que l'on dira fortement influencé par une lecture de Jean Baudrillard (☛ 1987: « Baudrillard et la monstre [l'architecture] »), où les « simulacres » sont d'ailleurs fréquemment cités – l'humain associé à des particules, le numérique et le « séparé » omniprésents –, l'écrivain énonce aussi les grands traits de sa compréhension de l'architecture en général: lenteur, ennui et banalité qui n'excluent pas, cela dit, un goût trivial et assumé pour la monumentalité. Houellebecq est un homme des années 1990. Son architecture fétiche, c'est la résidence-hôtel Citadines dans le 13^e arrondissement où, en moine solitaire dans sa chambre tout équipée, il concède préférer l'ensemble France II à un « bel hôtel de la rue des Beaux-Arts »². « Croyez-moi, provoque-t-il, je suis définitivement classe moyenne dans mes aspirations ». Classe moyenne certes, mais surtout pas petit-bourgeois, c'est tout le sens de son combat: « Lorsque vous êtes d'humeur

casanière, l'accès offert au wifi, le ménage hebdomadaire gratuit et votre cuisine entièrement équipée vous invitent à rester dans votre résidence pour admirer, selon votre appartement, le jeu nocturne des lumières projetées par la Tour Eiffel ou la Tour Montparnasse. » Un petit monument en toile de fond fera bien l'affaire.

Moquant nos faux engouements et la patrimonialisation généralisée de nos paysages voués au tourisme (que Houellebecq rapproche de la prostitution) et au ravalement festif, l'écrivain-sociologue urbain pose ainsi son regard désabusé sur l'artificialisation de nos pratiques urbaines et le caractère mécanique de certains de nos rassemblements. Comme si la France et ses paysages s'étaient au fond conformés à ce que l'on attendait, ou plutôt à ce que la mondialisation attendait d'eux. Ainsi Jean-Pierre Pernaut (1950-2022), celui qui surgit dans *La Carte et le territoire*, reste-t-il à jamais l'autre nom d'un projet économique – réussi. Lorsque l'écrivain

1 Michel Houellebecq, « Approches du désarroi », *Genius Loci*, La Différence, 1992, repris dans *Interventions*, Flammarion, 2009, p. 21-45.

2 « 7 destinations pour se sentir comme un écrivain en vacances », *Bibliobs*, juillet 2015.

se laisse aller à évoquer dans l'un de ses poèmes « l'absurde destin des derniers architectes »³, à qui pense-t-il? Peut-être à Rem Koolhaas.

On sait en tout cas quelle place occupe aujourd'hui le périurbain dans l'esprit de Houellebecq, peintre inspiré des « non-lieux » qui se plaît autant à décrire des hommes sans qualités qu'à photographier des lieux sans qualités. Et l'on sait aussi désormais où *Sérotonine* (2019) aura puisé une partie de son inspiration : sur les lambeaux des territoires périphériques parsemés de leurs giratoires, sur ces théâtres inédits de la réversibilité, sur ces ronds-points honteusement fonctionnalistes – d'où leurs décors désormais légendaires –, transformés en nouvelles places publiques, alors que toute immobilité y était jusqu'alors ressentie comme problématique. Les entravés (spatialement et socialement) entravent (les

ronds-points): c'est facile mais ça parle. Sur ces territoires des « Gilets jaunes », les architectures n'offrent plus que des distractions passagères, et c'est autour des ronds-points que se brise la symétrie entre architectures et infrastructures. L'année même où Euro Disney ouvre ses portes, en 1992 (☛ 1989: « Aventures d'un Mickey gâté dans la plaine briarde »), se tient à Nantes le premier colloque international consacré aux ronds-points, « Giratoire 92 ». Depuis cette année-là et la publication de son premier texte sur l'architecture, Houellebecq continue de mettre en scène, à travers ses romans, ce sujet omniscent mais toujours en suspens, comme bloqué par la peur du vide. Dans un monde qui bouge plus vite que lui, l'écrivain cherche inlassablement sa place – cependant que l'homme semble la trouver, de plus en plus souvent ces derniers temps, du côté de la droite extrême. ■

3 Michel Houellebecq, *Non réconcilié. Anthologie personnelle 1991-2013*, Gallimard, 2014, p. 38.



Tombe de Clément, le chien de Michel Houellebecq, cimetière des Chiens, Asnières-sur-Seine, 2015.

Le sociologue américain Christopher Lasch – qui ne croyait pas au « progrès » – s'était plu à opposer, il y a longtemps déjà, la tension qui structure nos sociétés entre les « *anywhere* » et les « *somewhere* », c'est-à-dire entre les « globalisés » et les « enracinés ». Les architectes n'y coupent pas. Ils sont même peut-être bien en première ligne. Et les années 2010 l'auront souvent révélé de manière éclatante. En 2015, alors que cela fait bien longtemps que Frank Gehry tourne autour de la planète, Bernard Quirot, installé dans la jolie petite ville historique de Pesmes, à mi-chemin entre Dijon et Besançon, reçoit l'Équerre d'argent.

Le prestigieux prix est ainsi venu récompenser le travail de longue haleine d'un architecte bien implanté localement, qui s'appuie sur une connaissance intime du territoire rural, transmise l'été lors des séminaires de l'*Avenir radieux* où sont conviés de prestigieux conférenciers. Situé en lisière du tissu médiéval de Vézelay, sur une colline qui inspira Le Corbusier lui-même, alors en pèlerinage *Sur les quatre routes* (1941), le bâtiment qui séduit le jury cette année-là est une petite maison de santé construite en bois et en pierre. À Vézelay, la grandeur est partout et chacun est à sa place : « Voilà bien des bâtisses d'hommes destinées à servir, et non des objets exécutés par des indifférents sur des dessins insouciantes de leur fin. » Si Le Corbusier eut des périodes, il sera néanmoins resté fidèle à quelques principes solides, à Chandigarh comme à Vézelay.

Comme chacun peut le comprendre, ce sont tout autant un édifice qu'un ancrage qui se voient ainsi consacrés. Encore occupé à tracer les grandes lignes de son « écosophie », le psychanalyste Félix Guattari remarquait, au milieu des années 1980, qu'« à mesure que les révolutions déterritorialisantes liées au développement des sciences, des techniques et des arts balayaient tout sur leur

passage, une compulsion de reterritorialisation subjective se mobilise »¹. Face au risque du hors-sol généralisé, cette compulsion de reterritorialisation qu'évoquait Guattari, chacun peut la percevoir au fil de cette décennie 2010, qui voit le retour de balancier vers le local – à travers les souhaits et dans les imaginaires en tout cas –, au moment même où la mondialisation semblait avoir atteint son point culminant et alors qu'il n'y a déjà plus d'ailleurs.

L'émotion et l'authenticité, AMC sait la présenter et même en jouer. Certes, les vieilles valeurs sont encore en place – la taille, l'élancement, l'échelle, sans parler de l'effet « waouh » –, mais ce qui est censé les remplacer est ainsi progressivement valorisé, parfois même avec un certain volontarisme. Deux ans plus tôt, en 2013, Boris Bouchet avait décroché le prix de la Première Œuvre pour une autre maison de santé, à Marsac-en-Livradois, soulignant l'enjeu crucial que constitue la présence de ces équipements pour le maintien de la médecine en milieu rural. Valorisant les techniques locales, l'étage en bois s'appuie ici sur un socle en pisé. Avec son double mur (40 cm de pisé porteur, 20 cm d'isolation en liège et 25 cm de pisé en façade), l'exercice prend valeur de manifeste. La même année, en lice eux aussi pour la Première Œuvre, Thibault Barrault

¹ Félix Guattari, « Du postmoderne au postmédia », *Multitudes*, n° 34, automne 2008, p. 129.

Maison
de santé,
Vézelay,
2014 (Quirot,
Vichard,
Lenoble,
Patrono, arch.
associés).

et Cyril Pressacco livrent une longère sur le littoral normand entre Houlgate et Villers-sur-Mer qui dédouble astucieusement l'archétype architectural normand. Fendue par trois serres, elle s'ouvre au paysage qui l'entoure tout en affichant ses atouts énergétiques. Le duo emploie le bois et le béton de chanvre avant de s'intéresser cinq ans plus tard à la pierre, massive et porteuse, pour des logements sociaux dans le 11^e arrondissement (rue Oberkampf). En 2012, en lice pour la Première Œuvre avec sa maison-atelier aux épais volumes plantés entre l'église et la mairie, dans la garrigue à quelques

kilomètres de Montpellier, Pierre Audat était allé jusqu'à ramasser quelques pierres sur le site pour les ajouter à sa palette de matériaux bruts.

S'il y a une école d'architecture qui a su en France très tôt creuser ce sillon du local tout en faisant de nécessité vertu, c'est bien celle de Clermont-Ferrand. Le jeune architecte Boris Bouchet en est issu. Reconnu pour son attention aux enjeux des territoires ruraux et des petites villes, Frédéric Bonnet y a longtemps enseigné. Décrochant le Grand Prix national de l'urbanisme en 2014, ce dernier parachève ainsi un mouvement annoncé depuis quelques années, si l'on prête attention aux profils et aux choix d'exercice des lauréats des précédentes sessions du Palmarès des jeunes urbanistes et des Albums des jeunes architectes et paysagistes. La promotion 2014 des Ajap fera d'ailleurs cause commune avec le Grand Prix de l'urbanisme pour présenter, lors de la Biennale d'architecture de Venise en 2016, un pavillon français aux couleurs de ces « Nouvelles richesses », celles des territoires dits « ordinaires », posant la question du bien commun en architecture. « Un manifeste militant », résumera dans le n° 253 d'AMC Alice Bialestowski, de retour de Venise, « où les bâtiments du quotidien deviennent le support d'expérimentations constructives qui déplacent le sens des richesses et restituent la discipline au cœur d'un débat citoyen ». Il faut dire en effet que ces projets entrent alors en écho avec nombre de constats posés par plusieurs ouvrages de sciences humaines parus au même moment, tous s'inquiétant du devenir de ces territoires, depuis les itinérances poétiques et sensibles de l'anthropologue Eric Chauvier (*Contre Télérama*, 2011, et *Les mots sans les choses*, 2014) jusqu'aux déplorations de l'urbaniste-journaliste Olivier Razemon (*La tentation du bitume. Où s'arrêtera l'étalement urbain?*, 2012, et *Comment la France a tué ses villes*, 2016), en passant par les brûlots politiques du géographe Christophe Guilluy (*La France périphérique: comment on a sacrifié les classes populaires*, 2014), qui sera perçu peu après comme l'un des prophètes du mouvement dit des « Gilets jaunes ». ■





Ce livre propose de découvrir (ou redécouvrir) – depuis ses coulisses – la scène française de l'architecture contemporaine de 1965 à aujourd'hui. Pour chaque date, il propose un éclairage original sur un événement marquant (Mai 68, Mai 81, Banlieues 89...), une personnalité influente (Michel Foucault, Henri Lefebvre, Michel Houellebecq, Jean Nouvel...) ou une réalisation phare (les Halles, centre George Pompidou, tour Montparnasse, pyramide du Louvre, parc de la Villette, Institut du monde arabe...), tout en analysant ses répercussions dans le champ de l'architecture et de la ville. Ce panorama ludique invite ainsi le lecteur à voyager dans le temps et dans l'espace, à partir de points d'ancrage qui lui sont familiers.

Les textes qui composent cet ouvrage, issus en partie de chroniques publiées dans la revue AMC, peuvent se lire, à l'instar de récits ou de « petites histoires », de manière autonome et sans ordre prédéterminé.

Sociologue, **Jean-Louis Violeau** est professeur à l'École nationale supérieure d'architecture de Nantes et à l'école urbaine de Sciences Po Paris. Il est chercheur au Centre de recherche nationaux Architectures Urbanités (CRENAU – UMR AAU, CNRS). Depuis plus de vingt ans, il collabore régulièrement avec AMC, Le Moniteur architecture, L'Architecture d'aujourd'hui, Archiscopie, mais aussi avec des revues plus généralistes comme Esprit, Place Publique Nantes-Saint-Nazaire, 303 ou Urbanisme. Sa thèse sur Les Architectes et Mai 68 (2005) ainsi que son habilitation à diriger des recherches portant sur Les Architectes et Mai 81 (2011) sont parues aux Éditions Recherches. ■

EDITIONS
LE MONITEUR

AMC

